



06 Juin 2021  
Fête-Dieu

© [bernard.dumec471@orange.fr](mailto:bernard.dumec471@orange.fr)

# Une Lanterne n°281

1° lecture

du livre de l'Exode (Ex 24, 3-8)

En ces jours-là, Moïse vint rapporter au peuple toutes les paroles du Seigneur et toutes ses ordonnances. Tout le peuple répondit d'une seule voix : « Toutes ces paroles que le Seigneur a dites, nous les mettrons en pratique. » Moïse écrivit toutes les paroles du Seigneur. Il se leva de bon matin et il bâtit un autel au pied de la montagne, et il dressa douze pierres pour les douze tribus d'Israël. Puis il chargea quelques jeunes garçons parmi les fils d'Israël d'offrir des holocaustes, et d'immoler au Seigneur des taureaux en sacrifice de paix. Moïse prit la moitié du sang et le mit dans des coupes ; puis il aspergea l'autel avec le reste du sang. Il prit le livre de l'Alliance et en fit la lecture au peuple. Celui-ci répondit : « Tout ce que le Seigneur a dit, nous le mettrons en pratique, nous y obéirons. » Moïse prit le sang, en aspergea le peuple, et dit : « Voici le sang de l'Alliance que, sur la base de toutes ces paroles, le Seigneur a conclue avec vous. »

La Bible est pleine de récits d'alliances : alliance entre Dieu et Noé après le Déluge (Gn 9,12), entre Dieu et Abraham (Gn 17,4), alliance entre Yhwh et son peuple par l'intermédiaire de Moïse (Ex 19—24), promesse faite à David (2 Sm 7,12). Or, ce thème de l'alliance entre Dieu et son peuple, développé dans la Bible, est un phénomène unique : nulle part ailleurs la relation entre une divinité et un peuple n'a été formulée de cette manière.

Dans le texte biblique, c'est par **l'intermédiaire** de Moïse, que Dieu conclut un contrat, une alliance, selon les modalités en usage chez les peuples de l'ancien Proche-Orient dont l'Assyrie, puisque le mot hébreu utilisé (« bien propre ») vient de l'assyrien, et désigne la propriété privée du roi, ce dont il peut disposer librement, et donc ce à quoi il tient.

Toujours selon l'usage du Proche Orient ancien, le document de l'alliance est mis par écrit, cela donnera le code écrit sur des tablettes de pierre. Enfin, Moïse charge des jeunes garçons et non des prêtres, d'offrir des holocaustes, enfin, il asperge le peuple avec le sang, en signe d'alliance.

Le rituel du sang décrit ici est unique dans tout l'Ancien Testament. Les animaux ont été totalement égorgés de leur sang. Habituellement le sang est réservé à la divinité, parce qu'il symbolise la vie. Ici il est séparé en deux parts. Avec la première Moïse asperge l'autel qui représente Yahvé, avec la seconde, il asperge le peuple après lui avoir fait répéter sa promesse de fidélité à ses engagements.

Sceller un accord par le sang, donne au rite une gravité considérable : que mon sang coule si je ne respecte pas l'accord. Il y a là, un poids moral énorme qui engendre une grande culpabilité si on ne reste pas fidèle à ses engagements, de là le poids du terme « péché », avec à la clef une peur religieuse très nette.

Les premiers chrétiens ont relu la mort du Christ et le sang versé pour le pardon des péchés, mettant fin à cette culpabilité religieuse venue des origines humaines. Pour que le croyant ne se sente pas culpabilisé « à mort » (aller aux Enfers), la mort du Christ devient alors un sacrifice libérateur, déliant le croyant de la peur d'être « puni » pour ses péchés. Cette lecture a été possible grâce à la figure du Serviteur dont parle Isaïe.

**Evangile** selon saint Marc (Mc 14, 12-16.22-26) Le premier jour de la fête des pains sans levain, où l'on immolait l'agneau pascal, les disciples de Jésus lui disent : « Où veux-tu que nous allions faire les préparatifs pour que tu manges la Pâque ? » Il envoie deux de ses disciples en leur disant : « Allez à la ville ; un homme portant une cruche d'eau viendra à votre rencontre. Suivez-le, et là où il entrera, dites au propriétaire : "Le Maître te fait dire : Où est la salle où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples ?" Il vous indiquera, à l'étage, une grande pièce aménagée et prête pour un repas. Faites-y pour nous les préparatifs. » Les disciples partirent, allèrent à la ville ; ils trouvèrent tout comme Jésus leur avait dit, et ils préparèrent la Pâque. Pendant le repas, Jésus, ayant pris du pain et prononcé la bénédiction, le rompit, le leur donna, et dit : « Prenez, ceci est mon corps. » Puis, ayant pris une coupe et ayant rendu grâce, il la leur donna, et ils en burent tous. Et il leur dit : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, versé pour la multitude. Amen, je vous le dis : je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai, nouveau, dans le royaume de Dieu. » Après avoir chanté les psaumes, ils partirent pour le mont des Oliviers.

L'étude des comportements des peuples de notre planète atteste que se rassembler pour partager un repas à une valeur symbolique très forte qui remonte à la nuit des temps, tous les peuples confondus, écrit Xavier Léon-Dufour. Tout repas avait un sens rituel, depuis les origines humaines.

Tant chez les sémites que chez les nations voisines chez les juifs qu'en milieu hellénistique, les repas en commun faisaient partie intégrante de la vie religieuse et sociale, avec une fréquence soutenue.

En Palestine, comme chez les juifs dispersés dans le bassin méditerranéen, ces repas rituels sont liés à des fêtes religieuses, à l'exercice du culte, à l'observance de la Loi ou encore à diverses circonstances de la vie familiale (circoncision, mariage, funérailles, ...).

Il est intéressant de noter qu'un roman juif du 1<sup>er</sup> siècle rapporte ces paroles à propos du repas rituel donné à l'occasion de la conversion d'une jeune fille au judaïsme : *Elle se trouva renouvelée par le pain de vie et la coupe de bénédiction !* Stupéfiant !

L'histoire nous apprend que la coutume juive des repas rituels communautaires était si répandue que lorsque l'empereur romain Caius César fit interdire la formation d'associations à Rome, les juifs furent les seuls à qui il n'ait pas interdit de faire des repas en commun, écrit l'historien Flavius Josèphe.

Mais cela ne surprenait personne : depuis des siècles, les grecs se retrouvaient en associations vouées à des buts religieux ou à d'autres préoccupations. On les appelait *orgéons*, *éranies* ou *thiases*. ... Il existait ainsi des repas culturels qui, après des sacrifices, rassemblaient les participants autour des restes de la victime sacrifiée. Paul, dans sa 1<sup>re</sup> lettre aux Corinthiens, parle de viandes immolées aux idoles (1 Co 8, 1.4.10 & 10, 19.28) ; l'Apocalypse de Jn aussi (Ap 2,14.20).

il apparaît normal que les communautés chrétiennes aient exprimé et renforcé leur cohésion par des repas communautaires, où chacun apportait quelque chose qui était redistribué aux plus pauvres de la communauté.

A ces « repas » à la fois fraternels mais aussi liturgiques, les premiers chrétiens donnèrent le titre de « repas du Seigneur » dont la 1<sup>re</sup> mention se trouve dans la 1<sup>re</sup> aux Corinthiens écrite vers 55/56 ! : *lorsque vous vous réunissez en commun, ce n'est point le repas du Seigneur que vous prenez. Dès que vous êtes à table chacun prend par avance son repas pour lui et l'un a faim tandis que l'autre est ivre.* 1 Co 11,20-21. Mais le nom changea vite : Le livre des Actes, écrit environ 35 années après la 1<sup>re</sup> aux Corinthiens, parle alors de « fraction du pain » (2,42) : il semble que les agapes aient disparues au profit du seul repas liturgique au cours duquel on « rompait le pain » en mémoire du Seigneur. Le rite cultuel se faisait dans les maisons (2,46). L'action de rompre le pain était l'élément central du rite juif « domestique » (fait à la maison) qui inaugurerait le repas familial simple ou festif. Le chef de famille prenait le pain (de forme ronde et plate), prononçait la bénédiction, et le rompait en morceaux qu'il distribuait aux convives. La bénédiction manifestait que la nourriture terrestre venait de Dieu, les participants répondaient par un Amen collectif. Jésus a fait ce rite lors de son dernier repas, mais il lui a donné un sens nouveau : « Prenez, mangez, c'est moi ! » qui est devenu par le passage au rituel symbolique exprimé en grec : « Prenez et mangez-en tous, ceci est mon corps ! ». Le partage des morceaux unissait la communauté de table, les convives reconstituaient entre eux le « puzzle » : ils ne faisaient qu'un, et Dieu le donateur était présent. On retrouve bien cela en 1 Co 16,17 !

Si nous comparons les textes qui parlent du « repas que fit Jésus » avant sa Pâque, nous trouvons les quatre évangiles, plus la tradition que rapporte Paul dans sa 1<sup>o</sup> lettre aux Corinthiens (11, 23-24, texte le plus ancien). La lecture nous met face à deux perspectives. Il y a la tradition johannique qui prend le genre d'un repas d'adieu, et les autres qui prennent le genre d'un récit liturgique. En cette fête du Corps et du Sang du Christ, c'est le récit de genre liturgique qui nous intéresse.

En lisant le texte de Paul, plusieurs éléments nous invitent à y reconnaître l'influence de la liturgie pratiquée dans les communautés. Ce texte, le premier par ordre chronologique, fait appel à la pratique cultuelle connue depuis les origines de la foi chrétienne : *Voici ce que j'ai reçu ... !* Il transmet ici la tradition reçue à Antioche où il a été éduqué dans la foi chrétienne entre 35 et 40. La majorité des critiques s'accorde à reconnaître l'influence du culte sur le récit.

Si nous regardons le texte de Mc, sa construction trahit une insertion postérieure dans le récit de la Passion... La conclusion s'impose, dit le P. L-D., ce récit ne veut pas rapporter un épisode biographique, mais proclamer une action fondatrice : Fonder le culte chrétien qui s'inspirait du repas rituel juif que Jésus a pratiqué lors du dernier repas qu'il a partagé avec ses amis. Le passage de Mc que nous lisons en cette année B, est donc un récit liturgique sur fonds historique.

Si l'on fait une analyse littéraire de ce passage, on trouve deux couches écrivent les P. Benoît et Boismard :

- La plus ancienne :

« ... *prenant une coupe et rendant grâce, il la leur donna et ils en burent tous. Et il leur dit : Amen, je vous le dis : je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce jour où je boirai un vin nouveau dans le royaume de Dieu.* » Elle ne concernait que la Pâque de Jésus.

- La plus récente :

« *Pendant le repas, il prit le pain et après avoir prononcé la bénédiction il le rompit, le leur donna et dit : Prenez ceci est mon corps. Puis, prenant une coupe et rendant grâce, il la leur donna et ils en burent tous. Et il leur dit : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, répandu pour la multitude ».*

Lc confirme ces deux couches 22 : (17) « *Il prit alors une coupe, il rendit grâce et dit : « Prenez, partagez entre vous. (18) Car je vous le déclare : jamais plus désormais je ne boirai du fruit de la vigne jusqu'à ce que vienne le règne de Dieu.* » (19) *Puis il prit du pain ; après avoir rendu grâce, il le rompit et le leur donna, en disant : « Ceci est mon corps, donné pour vous. Faites cela en mémoire de moi.* » (20) *Et pour la coupe, il fit de même à la fin du repas, en disant : « Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang répandu pour vous.* »

On retrouve les deux couches de Mc dans l'Évangile de Lc, qui ajoute une coupe à la fin du repas, selon l'usage rituel des repas de fêtes israélites (que Jésus a fait en tant que juif).

Si la première couche concernait la Pâque de Jésus, la seconde, postérieure, évoque l'institution de l'Eucharistie. Elle vient de la tradition liturgique. Mc a mélangé les deux.

Etienne Trocmé écrit que la phrase *Amen, je vous le dis : je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce jour où je boirai un vin nouveau dans le royaume de Dieu*, est considérée par certains biblistes comme la parole primitive sur la coupe, l'autre ayant été ajoutée pour créer un parallèle entre le pain et le vin (le corps et le sang) ... Quoi qu'il en soit, précise-t-il, cette phrase solennelle, introduite par un « Amen » et parlant du fruit de la vigne, a un cachet sémitique incontestable et remonte à la tradition la plus ancienne.

Mais à l'intérieur de ces récits culturels, il faut noter deux orientations : celle que rapportent Paul et Lc et celle de Mc/Mt. Seuls Paul et Lc mentionnent le « faire mémoire », séparent les actions sur le pain et sur la coupe, en plaçant cette dernière « après le repas » et parlent de « rendre grâce ». Mc & Mt écrivent « prononcer la bénédiction » au sujet du pain, et « rendre grâce » quant au vin. Enfin, ils précisent : « pour les beaucoup » qui est un sémitisme exprimant la totalité, d'où sa traduction « pour la multitude ». Nous sommes donc face à deux traditions. Celle de Mc (reprise par Mt) provient de Palestine ou bien de Syrie ; celle de Paul et de Lc vient de l'Église d'Antioche.

La formule « consécatoire » du rite catholique est un mélange des deux !

## Homélie pour la Fête-Dieu le 06/06, 9h30 : Bizanet

Après la Pâque de Jésus, les premiers disciples ont été amenés à approfondir une nouvelle forme de présence du Ressuscité dans les symboles du pain et du vin, à partir du dernier repas que Jésus avait pris avec eux et qui devient un mémorial, un « faire mémoire » : un acte rituel qui réactualise ce repas.

Nous célébrons aujourd'hui « le Saint Sacrement », qui est le résultat de cette relecture de la Cène, à la lumière de l'Esprit. Si Jésus y a effectivement prononcé les paroles traditionnelles du repas festif juif, sur le pain, (au début du repas), et sur la dernière coupe de vin, (à la fin), il y a ajouté paroles personnelles. Lesquelles ? Elles nous échappent parce que celles que nous avons ont été adaptées et remodelées en fonction du culte qui s'est rapidement mis en place et que les premiers disciples nommaient 'repas du Seigneur' ou encore 'fraction du pain'.

Depuis, de génération en génération, nous célébrons à chaque eucharistie, ce que la tradition primitive nous a légué comme trésor de sa foi. Là, le pain et le vin représentent le Corps et le Sang du Ressuscité, c.à.d. rendent réellement présent le Ressuscité au sein de l'assemblée qui le célèbre. Pourquoi et comment le pain et le vin sont-ils symboles de la présence réelle du Corps et le Sang du Christ ? Seul le langage symbolique peut aider à le comprendre ! Car cette présence « sacramentelle » ne résulte d'aucun acte magique, mais du langage des rites, un langage commun à toutes les cultures, langage habités par la foi de ceux qui les vivent.

Mais ce langage symbolique est-il toujours d'actualité ?

Depuis les origines humaines, le repas est l'élément de cohésion d'un clan, d'un groupe, d'une famille. Puiser à la même nourriture établissait une communion entre les membres entre eux, et entre eux et la divinité. Plus tard seuls les rites religieux jouèrent ce rôle de médiation avec le divin. Ainsi, comme on partageait le même pain, la même nourriture, en signe de communion lors du repas commun, de même, lors du repas eucharistique, les chrétiens communient au Corps et au Sang (à l'Être et à la Vie) du Ressuscité. La pratique humaine donnait sens aux rites religieux et leur assurait une efficacité et une permanence symbolique. Mais est-ce encore le cas aujourd'hui ?

Car de nos jours, depuis plusieurs décennies, la pratique sociale a changé : On va au restau où chacun prend son menu, le self-service est rentré dans les mœurs, il est quotidien pour les enfants à la cantine. Même lors de réunions de famille, cette pratique est utilisée. On mange de moins en moins autour de la même table, etc. La pratique actuelle du repas a changé et le sens symbolique du repas s'efface inéluctablement au fil des ans. Cela explique que les nouvelles générations ne soient plus intéressées par le repas eucharistique ? Par les sacrements en général. Il y a une évolution des us et coutumes qui expliquent l'affaiblissement des rites religieux.

Du coup, la présence symbolique perd de sa pertinence, elle n'a plus de sens pour bon nombre de croyants. Le symbole qui est médiation entre le réel divin insaisissable, invisible, immaîtrisable, et nous, ne fonctionne plus. Lui qui rendait présente la Présence tout en la préservant, devient un élément qui la rend objectivement présente. C'est-à-dire que la Présence devient un « objet réel » : le pain EST le Corps du Christ, le vin est son Sang, il n'en sont plus les symboles. La distance qu'instaurait la symbolique disparaît et on rentre de plus en plus dans le fameux « deux en un » révélateur de l'époque actuelle : l'hostie et le Corps du Christ ne font qu'un.

Telle est la réalité aujourd'hui. C'est avec elle qu'il faut faire. De nouveaux chemins sont à inventer non pour faire entrer les nouvelles générations dans des schémas qui ne correspondent plus à leur réalité, mais pour s'adapter à cette réalité. C'est le sens de la Pentecôte : chacun entend dans sa langue, dans sa culture, dans sa société une Parole pour qu'elle habite son quotidien et leur donne un sens, une dimension verticale, un horizon qui ouvre sur Celui que Grégoire de Naziance nommait « l'Au-delà-de-tout ! »